

Revue européenne
des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

XLVI-142 | 2008

Sociologie et idéologie

L'esprit scientifique et l'esprit de système

Claude Grignon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/129>

DOI : 10.4000/ress.129

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2008

Pagination : 11-33

ISBN : 978-2-600-01242-3

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Claude Grignon, « L'esprit scientifique et l'esprit de système », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLVI-142 | 2008, mis en ligne le 01 septembre 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/129> ; DOI : 10.4000/ress.129

CHAPITRE PREMIER

L'ESPRIT SCIENTIFIQUE ET L'ESPRIT DE SYSTÈME

RESSEMBLANCES ENTRE THÉORIES SCIENTIFIQUES ET SYSTÈMES DE PENSÉE

Les conditions psychologiques et sociales de l'invention et de la réception

Au niveau psychologique, ou à celui du fonctionnement biologique du cerveau, rien sans doute ne permet de distinguer l'inspiration scientifique de l'inspiration philosophique ou de l'inspiration artistique. On retrouve très probablement chez le savant les mêmes états psychologiques, les mêmes émotions que chez le poète, le peintre, le romancier ou le musicien : levée de censures et d'inhibitions, stimulation, euphorie, sensation grisante de libération, d'aventure, de renouvellement de la fraîcheur des sensations intellectuelles ; peut-être retrouverait-on les mêmes localisations de l'activité cérébrale. L'invention scientifique est elle aussi de l'ordre du jeu, de la fantaisie, de l'imagination.

La science, une fois faite, n'admet que des résultats *fondés*, d'où l'intuition est exclue, et qui reposent sur le raisonnement et l'expérience, critiqués avec la plus grande sévérité. Mais la science qui se fait et qui cherche encore fait une grande place à l'intuition et à l'imagination, et elle réclame, pour ces facultés d'investigation et de divination, toute liberté, une liberté qui ne comporte même pas les restrictions que la mode du jour, les conventions, les préjugés, les traditions et les écoles imposent à l'imagination littéraire. Quant au sentiment, s'il lui est sévèrement interdit de peser sur les jugements et de se mêler aux opérations logiques, qui pourrait contester que l'enivrement de l'évidence, l'avidité de connaître et de comprendre et l'ambition de conquérir l'empire de la nature ne soient des émotions et des enthousiasmes qui égalent, s'ils ne surpassent point, les plus séduisantes inventions de la poésie (Goblot 1925)¹.

On rencontre aujourd'hui l'idée, largement répandue dans les milieux de la jeunesse, que la science serait devenue une opération de calcul qui se fabriquerait dans les laboratoires et les bureaux de statistiques avec le seul concours du froid entendement et non avec toute l'âme, un peu comme le travail dans une usine. A quoi il faut répondre tout de suite que ceux qui disent cela n'ont le plus souvent aucune notion claire de ce qui se passe dans une usine ou dans un laboratoire. Car dans un cas comme dans l'autre il faut que quelque chose vienne à l'esprit (...). Cette inspiration on ne peut la forcer. Elle n'a rien à voir avec un froid calcul (Weber 1959 [1894])².

¹ E. Goblot, *La barrière et le niveau, Etude sociologique sur la bourgeoisie française moderne*, Paris, Alcan, 1925.

² M. Weber, *Le savant et le politique*, Paris, 10/18, 1959, p. 63 (traduction de *Politik als Beruf*, 1894). Les idées délirantes de J. Nash se présentaient selon lui à son esprit de la même manière et avec

Mais ces ressemblances ne sont guère pertinentes pour notre propos ; réduire les différentes espèces d'invention aux conditions psychologiques et physiologiques de leur production, c'est en effet choisir un niveau élémentaire de comparaison et de regroupement qui est par définition très général (et donc propice à des rapprochements apparemment audacieux), mais aussi trivial et très peu spécifique, et s'empêcher du coup de voir tant ce qui les différencie que ce qu'elles ont en commun³. L'invention scientifique se laisse alors trop facilement, trop systématiquement assimiler aux autres formes d'invention (ce qui va dans le sens de la relativisation de la science). Il en va de même en ce qui concerne les conditions sociales de l'invention. Une sociologie expéditive ne manquera pas d'assimiler les «révolutions scientifiques» aux «révolutions» philosophiques, littéraires ou artistiques : ne s'agit-il pas, dans tous les cas, d'une rupture radicale avec le passé, d'un rejet de la tradition ? Qu'il s'agisse du «champ littéraire», du «champ intellectuel», du «champ artistique» ou du «champ scientifique», on trouve sans doute dans tout «changement de paradigme» des mécanismes sociaux identiques, conflit de générations, lutte entre un établissement conservateur détenteur des positions dominantes et prétendants contestataires à la conquête de ces positions, etc. Mais on verse dans le sociologisme dès lors qu'on oublie que les savoirs scientifiques, par leur caractère cumulatif, offrent moins de prise qu'une mode intellectuelle ou artistique à ces mécanismes et que les conditions sociales de leur contestation y sont très différentes.

L'inventaire des ressemblances entre les conditions sociales de réception respectives des théories scientifiques et des systèmes de pensée est sans doute plus instructif (à condition de se garder, là aussi, du sociologisme qui, en faisant de la capacité d'une théorie à obtenir l'approbation des spécialistes le critère exclusif

la même force que ses idées mathématiques : « Amazed that he [Nash] was still capable of original work, one of his former colleagues warily began questioning him. How could he have taken all that stuff about messages from outer space seriously? (...) Nash replied that he has experienced no difficulty in accepting such ideas. Why not? Because they had come into his mind in precisely the same way as his utterly original mathematical ideas ». P. Strathern, *Dr Strangelove's game. A brief history of economic genius*, Alfred A. Knopf, Toronto, 2001, p. 317.

Sur la conception kantienne de l'imagination dans ses rapports avec l'entendement et le rationalisme, cf. J.-C. Margolin, *L'imagination dans la Critique du Jugement de Kant*, Diplôme d'Etudes Supérieures, Université de Paris, 1947, pp. X, XI : «La *Critique du Jugement* ne fait ni le procès ni le panégyrique de l'imagination ; tout au plus condamnerait-elle l'imaginaire, monde informe, produit chaotique et évanescents des rêves et des hallucinations (...) L'*Einbildungskraft* de la *Critique du Jugement* n'est ni fantaisie aberrante («ausschweifende Phantasie») ni force créatrice («schöpferische Kraft»), source authentique de beauté ou de vérité ; c'est une fonction sérieuse de la vie mentale, dont le rôle essentiel est de structurer spatio-temporellement l'Univers ».

³ «(...) les prises et les ruses dont se sert un esprit inventif pour résoudre un problème logique ne diffèrent réellement pas beaucoup des prises d'un lutteur bien entraîné (...) Si l'on devait analyser un grand esprit et un champion national de boxe d'un point de vue psychotechnique, il est probable que leur astuce, leur courage, leur précision, leur puissance combinatoire comme la rapidité de leurs réactions sur le terrain qui leur importe, seraient en effet les mêmes ; bien plus, il est à prévoir que les vertus et les capacités qui font leur succès à chacun ne les distingueraient pas beaucoup de tel célèbre steeple-chaser (...) Puis un cheval et un champion de boxe ont encore cet avantage sur un grand esprit, que leurs exploits et leur importance peuvent se mesurer sans contestation possible et que le meilleur d'entre eux est véritablement reconnu comme tel... ». R. Musil, *L'homme sans qualités*, Paris, Editions du Seuil, 1977, t. 1, pp. 71, 72.

de sa validité, réduit la vérité scientifique à une convention). Une théorie scientifique est obligée, pour survivre, de combattre l'erreur qui la combat; il lui faut polémique, rétorquer, répondre à des adversaires qui peuvent être extérieurs et hostiles à la science, ce qui l'amène à entrer dans un débat idéologique et politique, à mêler la discussion scientifique et l'affrontement des opinions et des croyances. La lutte entre les idées, entre idées scientifiques comme entre idées scientifiques et idées pré-scientifiques ou anti-scientifiques, conduit les partisans d'une théorie scientifique à se rassembler et à s'unir autour d'un chef dans des groupements organisés en vue de l'action militante, à constituer des écoles scientifiques qui, sous ce rapport, ne diffèrent pas des écoles de pensée⁴. C'est le cas, entre autres, du durkheimisme ou du darwinisme, qui, à la manière d'un système philosophique, ou, plus fréquemment encore d'un système politique, portent le nom d'un leader fondateur⁵. Ainsi l'intransigeance propre à la science, l'obligation de s'engager dans une lutte sans merci pour la vérité (sous peine d'être rejetée et oubliée, une théorie scientifique doit prouver qu'elle est plus vraie que ses concurrentes) conduit les groupes de savants à s'aligner sur le modèle standard des groupes intellectuels, à s'organiser et à fonctionner de la même manière. On peut sans doute supposer que leur culture d'origine et la pratique du métier protègent les savants des dérives dont sont menacés les groupes de lettrés (goût pour l'ésotérisme et l'initiation, glissement de l'admiration pour l'œuvre du maître à l'adoration de sa personne, etc.), l'exacerbation de la concurrence y favorisant plutôt les ruses et les tricheries qu'on observe dans les groupements humains ordinaires. Mais les écoles scientifiques sont exposées elles aussi au sectarisme et au dogmatisme. L'affiliation militante renforce l'esprit de système qui exige que l'on adopte ou que l'on rejette en bloc la pensée d'un maître, que l'on soit par exemple constamment d'accord ou constamment en désaccord avec Durkheim (ou avec Darwin, ou avec Marx ou avec Freud); elle bannit l'esprit de libre examen, suspect de contradiction et de trahison⁶. Ce n'est donc pas seulement de l'exté-

⁴ Témoin, par exemple, le prosélytisme de T. H. Huxley, dit le « bouledogue de Darwin » par ses adversaires.

⁵ Plus une œuvre est engagée, et plus son auteur a des chances de donner son nom, en français, à un mouvement, à l'instar des leaders politiques, même mineurs (exemples: gaullisme, guesdisme, jaoussisme, maoussisme, proudhonisme, léninisme, machiavélisme, mitterrandisme, giscardisme, rocardisme, etc.); dans le cas des politiques et des idéologues, l'obstacle phonétique à la suffixation que constitue une finale vocalique ne semble pas déterminant (maoïsme, rousseauisme). Cette éponymie se rencontre beaucoup plus rarement en littérature (on parle de pétrarquisme, de gongorisme, de marinisme, mais pas de « moliérisme », de « ronsardisme » d'« hugolisme » ou de « goethisme »; on dit « surréalisme », et non « bretonnisme »), plus rarement encore dans les arts (on ne parle ni de « vincisme », ni de « giottisme »; on dit « cubisme » et non « cézannisme », « expressionnisme » et non « vangoghisme »). Dans la musique savante occidentale, Wagner, plus idéologue, mais pas plus systématique que Bach ou que Haydn, semble être le seul à avoir donné son nom à un système.

⁶ On s'interdit ainsi la lecture instrumentale, qui, prenant son bien où elle le trouve sans égard pour les arguments d'autorité et les indexations politico-idéologiques, peut tantôt suivre un auteur, et tantôt le critiquer, comme je le fais, dans ce texte, pour Durkheim, pour Simiand, pour Lévy-Bruhl, pour Renan, ou pour Goblot (dont on ne peut conserver le rationalisme que si on le dissocie du réductionnisme auquel il est étroitement lié). On s'étonnera sans doute aussi que je me réfère volontiers à des auteurs « anciens » (c'est-à-dire pas « modernes »), que la tyrannie des modes intellectuelles et littéraires oblige à trouver « dépassés ». C'est que, comme dit Schopenhauer, « sous ces perruques, il y avait

rieur que les conditions sociales de la vie scientifique retentissent sur celle-ci en orientant son cours, en déterminant les programmes de recherche, les intérêts et les enjeux prioritaires, en lançant ou en périmant des modes scientifiques; elles pénètrent la pensée scientifique elle-même.

Similitudes intellectuelles : spéculation et systématisation

C'est en effet comme construction intellectuelle qu'une théorie scientifique ressemble au plus près, de la manière la plus intime, à un système de pensée. Les théories scientifiques ont en commun avec les systèmes de pensée d'être, ou du moins de commencer par être des jeux de l'esprit, des fictions, c'est-à-dire une « construction logique ou artistique à laquelle on sait que rien ne correspond dans la réalité; par exemple en mathématiques, dans le roman, etc. » (Hume, in Lalande, 1960 [1926])⁷. De ce point de vue, elles ne se distinguent pas non plus des systèmes littéraires (naturalisme, surréalisme), ou artistiques (pointillisme, rayonnisme, dodécaphonisme, etc.), qui constituent eux aussi des partis-pris capables d'engendrer des styles et des œuvres. Les philosophies les plus ésotériques, les moins explicites, les plus ambiguës, demandent encore un minimum de cohérence dans la démonstration ou, au moins, dans l'argumentation. Comme les systèmes philosophiques, les théories scientifiques reposent sur la recherche de la systématisation; en biologie, mais aussi en chimie, on appelle « Systématique » la science des classifications et des nomenclatures. Les théories scientifiques s'obligent, par des contrôles systématiques, c'est-à-dire automatiques, comme le dit le langage courant, à une cohérence sans faille du raisonnement. Dans les sciences nomothétiques (et dans les recherches qui s'inspirent de leur exemple) le raisonnement et la pensée même atteignent un degré encore supérieur de systématisation, par le recours à la formalisation, logique ou mathématique, et par le bannissement plus

des têtes » (*Contre la philosophie universitaire*, Paris, Payot et Rivages, 1994, p. 112). Oublier pour paraître d'avant-garde « les véritables philosophes, les éducateurs des siècles, même de dix siècles, qui attendent silencieusement et sérieusement sur les rayons des bibliothèques » (id. p. 125), c'est en fait retourner en arrière, en deçà des idées fondatrices sur lesquels reposent nos disciplines. Il faut au contraire les « lire infatigablement et les user *diurna nocturnaque manu* » pour revenir en deçà de cette régression et repartir dans la bonne direction.

⁷ Hume, *Traité de la nature humaine*, II, 4, cité in A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1960 [1926]. Sur les présupposés inconscients (« themata ») qui hantent l'imagination des savants et déterminent leurs convictions théoriques intimes, cf. G. Holton, *The Scientific Imagination. Case Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978. « A côté des hypothèses explicatives (...) que l'imagination suggère à un scientifique pour expliquer un phénomène, qui sont des anticipations testables (...) il existe des préconceptions beaucoup plus fondamentales et plus résistantes, qui imposent des restrictions à la nature des hypothèses qu'il acceptera d'envisager (...) Les 'préjugés' de ce genre (...) fonctionnent comme un préalable indispensable dans le processus de création scientifique ». J. Bouveresse, « L'imagination scientifique », compte rendu du livre de Holton, *Le Monde*, 24 décembre 1980. Pour G. Holton « the awareness of themata which are sometimes held with obstinate loyalty helps one to explain the character of the discussion between antagonists far better than do scientific content and social surroundings alone. The attachment of physicists such as H. A. Lorentz, Henri Poincaré, and Max Abraham to the old electromagnetic world view and their discomfort with Einstein's relativity theory become a great deal more understandable when ether is thought of as operating as the embodiment of thematic concepts (for example, of the absolute and the plenum) ». G. Holton, *op. cit.*, p. 10.

ou moins complet du langage naturel (notons au passage que la pensée musicale repose elle aussi sur une formalisation systématique). Dans toutes les sciences, la systématisation s'appuie sur l'application systématique du principe philosophique de la méthode, c'est-à-dire sur la mise en œuvre, elle aussi sans faille, continue et répétée, d'un ensemble de procédures rationnelles : il faut parcourir, dans la pratique de la recherche, tous les maillons de « ces longues chaînes de raison, toutes simples et faciles », veiller à ne rien omettre et à tout faire dans le bon ordre.

Il faut sans doute distinguer entre « l'esprit systématique », « esprit d'ordre et de logique », et « l'esprit de système qui s'entête d'une idée et ne considère les choses que dans la mesure où elles favorisent son préjugé (Lalande 1960 [1926])⁸ ». Les manifestations de l'esprit de système sont très diverses ; leur degré de systématisation est inégal et la systématisation s'y fait par des procédés différents. L'intention systématique se retrouve dans des courants de pensée plus ou moins cristallisés en écoles, philosophiques comme l'existentialisme, mais aussi scientifiques ou du moins proches des sciences, capables de les influencer, voire de les pénétrer, comme le structuralisme ou le freudisme, ou les courants dont parlent C. Bernard, E. Mayr ou J. Piaget. L'esprit de système se manifeste jusque dans des formations aussi diffuses que les humeurs, les modes et les atmosphères intellectuelles ; comme le montre le cas des aphorismes et des maximes, une œuvre peut être systématique sans être systématisée. Mais l'esprit de système s'appuie sur la logique qui anime l'esprit systématique pour rassembler, ordonner et unir des idées, et les organiser en un corps de doctrine.

Comme les théories philosophiques, les théories scientifiques posent, par principe, le primat de l'idée sur les faits, du point de vue sur l'observation. Elles partagent leur présomption, pour ne pas dire leur hybris ; comme dit Popper, une grande théorie scientifique « est un cosmos imposé au chaos inépuisable » (Popper, 2002 [1974])⁹. Comme les théories scientifiques universelles, les théories philosophiques générales partent d'une axiomatique aussi simple que possible pour retrouver (représenter, reconstituer, et pour finir expliquer) la réalité la plus large et la plus diverse possible. C'est le principe même de la démarche hypothético-déductive caractéristique des sciences nomothétiques. On trouve chez Marcellin Berthelot une analyse très éclairante de la méthode déductive et du logicisme caractéristique des systèmes de pensée philosophiques, mais aussi des sciences les plus formalisées :

Le vrai caractère de la méthode [métaphysique] se manifeste sans déguisement dans ces premiers essais naïfs, où chaque philosophe, frappé vivement par un phénomène physique ou moral, le généralise, en tire par voie de raisonnement une construction complète et l'explication de l'univers. Depuis lors jusqu'aux temps modernes, quels qu'aient été l'art et la profondeur de ses constructions systématiques, la métaphysique n'a guère changé de procédé. Elle pose un ou plusieurs axiomes, empruntés soit au sens intime, soit à la perception extérieure ; puis elle opère par voie rationnelle et conformé-

⁸ A. Lalande, *op. cit.*

⁹ K. Popper, *Unended Quest*, Routledge, London and New York, 2002 [1974], pp. 64, 65 : « It was during a time when I was reading Kant's first *Critique* again and again. I soon decided that his central idea was that *scientific theories are man-made, and that we try to impose them upon the world (...)* Out of these (our theories) we create a world : not the real world, but our own nets in which we try to catch the real world.»

ment aux règles de la logique. Elle poursuit la série de ses déductions, jusqu'à ce qu'elle ait constitué le système complet du monde (...) Le triomphe de cette méthode est dans l'érection des grandes machines scolastiques du moyen âge, où le syllogisme, partant de certains axiomes imposés dogmatiquement et au-dessus de toute discussion, règne ensuite en maître de la base au sommet. Jusque dans les temps modernes, Descartes, qui renverse l'ancien édifice de l'autorité philosophique, demeure fidèle à la méthode déductive (...) Ce grand mathématicien, que l'on a souvent présenté comme l'un des fondateurs de la méthode scientifique moderne, place au contraire le raisonnement et la déduction au début et dans tout le cours de sa construction (...) Il n'est pas jusqu'au dernier des métaphysiciens, Hegel, qui n'ait voulu à son tour reconstruire le monde à priori, en identifiant les principes des choses avec ceux d'une logique transformée (Berthelot, in Renan 1876: 218)¹⁰.

Les systèmes philosophiques s'ordonnent autour d'un petit nombre d'idées-force. Souvent condensée dans un maître-mot, l'idée-force est à la fois l'idée dont on part, à partir de laquelle on prétend déchiffrer systématiquement, dans tous ses détails et tous ses accidents, la totalité du monde auquel on s'intéresse, et l'idée à laquelle on revient, à laquelle on entend ramener, réduire la diversité désordonnée de ce qui se présente. Sous ce rapport, les idées-force qui sont à la base d'un système ressemblent beaucoup aux principes sur lesquels repose une théorie scientifique; les unes et les autres sont, à l'origine, des partis-pris plus ou moins arbitraires¹¹. La didactique inhérente aux exposés scientifiques accroît encore la ressemblance. La nécessité de transmettre avant tout des résultats, plutôt que la manière dont ceux-ci ont été obtenus, l'obligation de convaincre, la tradition académique conduisent à adopter la démarche déductive; pour argumenter, pour mener la démonstration, on part des idées pour aller aux faits, qui risquent du coup de devenir des exemples, des illustrations de la pensée de l'auteur. S'agissant des sciences de l'observation, la logique de l'exposé contrarie la logique de la recherche. L'infaillibilité rassurante des idées-force les apparente à des lois universelles; en paraissant elles aussi simplifier, clarifier et unifier, elles procurent un sentiment d'intelligibilité et un réconfort intellectuel qui entraînent à leur égard une sorte de dépendance. Les concepts-clés sur lesquels reposent les systèmes de pensée sont aussi des concepts-fétiches, qui les résument, les représentent et les popularisent. La lutte des classes, pour le marxisme, ou l'inconscient, pour la psychanalyse, sont des spécimens particulièrement vigoureux d'idées-force (Taine 1858: X)¹².

¹⁰ M. Berthelot, «La science idéale et la science positive», in E. Renan, *Dialogues et fragments philosophiques*, Paris, Calmann Lévy, 1876, pp. 218 sq.

¹¹ Cf. G. Holton, *The Scientific Imagination, op. cit.*

¹² «Toute l'histoire de la société humaine jusqu'à ce jour est l'histoire de luttes des classes» K. Marx, F. Engels, *Manifeste communiste*, 1872.

La notion d'habitus, telle que P. Bourdieu l'a introduite en sociologie, repose sur le même principe. «Force formatrice d'habitudes», l'habitus fait beaucoup penser à la «force universelle» de Taine (*Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1858, p. X sq.): «Le groupe reçoit son unité, sa nature et son être, d'une loi ou force, laquelle produit et façonne toutes ses parties, et les cent mille hasards qui viennent le choquer ne font qu'altérer son apparence sans rien changer à son fond. Cette distinction est encore plus visible, quand il s'agit non d'un homme, mais d'un siècle comme le XVII^e. Sans doute la surface des choses y est infiniment multiple et mobile. Tous les dix ans, tous les ans, quelque point y change. (...) Qu'on mentionne en passant [ces fluctuations innombrables], et pour démêler sous

Il faut sans doute distinguer entre les théories-modèles des sciences nomothétiques et les théories-récits des sciences historiques (Fagot-Largeault 2002)¹³. En pratique, les systèmes de pensée qui tiennent lieu de théories dans les sciences de l'homme sont évidemment plus proches des théories-récits, à cause de la nature historique des objets auxquels ils s'appliquent, et parce qu'ils se conçoivent et s'écrivent comme elles en langage naturel. Mais ils s'apparentent aux théories-modèles par leur présomption nomothétique, par leur condescendance à l'égard des faits, qu'ils réduisent au rôle de témoignages et d'exemples, par l'ambition de réduire la diversité du réel à un principe unique, par leur démarche déductive, sinon hypothétique. En s'identifiant aux théories des sciences réputées les plus théoriques, les pseudo-théories qui fleurissent dans les sciences de l'homme revendiquent et prétendent représenter la scientificité la plus accomplie, la plus intransigeante et la plus inattaquable; en imposant ainsi aux sciences de l'homme un idéal épistémologique irréaliste, inapproprié à leur objet, attaché à des conceptions traditionnelles, «laplaciennes», du déterminisme et de la causalité, elles les rendent plus vulnérables aux réactions de l'humanisme traditionnel et aux attaques du relativisme (Péguy 1910)¹⁴.

elles la marche du fleuve, rien de plus juste; mais qu'ont-elles à faire avec sa direction et sa force? (...) Toutes ces qualités et les autres semblables dérivent de la formule primitive; et elles ne sont importantes que parce qu'elles en dérivent. Elles seules appartiennent à la nature du siècle; elles viennent de son fonds et non du dehors; elles composent un ensemble dont rien ne peut être détaché sans que le reste ne périsse; elles manifestent une force universelle, partout présente et agissante, souveraine de toutes les grandes choses, directrice de tous les grands événements».

La notion d'habitus permet en outre de ne pas se prononcer sur le sens de la relation que l'on désigne, de ménager à tout moment la possibilité d'un renversement entre ses termes: «En tant que principe d'une praxis structurée, mais non structurale, l'habitus, intériorisation de l'extériorité, enferme la raison de toute objectivation de la subjectivité». (P. Bourdieu, *Un art moyen*, Paris, éd. de Minuit, 1970, p. 23). Dès lors que chaque terme enferme son contraire, il n'y a pas lieu de distinguer entre ce qui explique et ce qu'il faut expliquer. Sur la réversibilité de la notion d'habitus, cf. C. Grignon, «Le savant et le lettré ou l'examen d'une désillusion», *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XXXIV, n° 103, 1996, pp. 81-98.

¹³ Y compris les sciences naturelles, qui «tâtonnent entre monstration et démonstration (...), entre généralisation empirique-inductive et démarche hypothético-déductive, 'entre loi et histoire'». A. Fagot-Largeault, «L'ordre vivant», in D. Andler, A. Fagot-Largeault, B. Saint-Sernin, *Philosophie des sciences*, Paris, Gallimard, 2002, p. 550.

¹⁴ «Singuliers savants, singulière science. Au lieu de faire appel au moins à quelques sciences, à quelque science qui ait au moins quelque parenté avec eux, ou plutôt dont la matière ait au moins quelque parenté avec la leur, au lieu de s'appuyer, de s'adosser par exemple à la botanique, à l'anatomie et à la physiologie végétales (...); ou encore au lieu de s'appuyer, de s'adosser à la zoologie, à l'anatomie et à la physiologie animales, qui est tout de même un peu voisine, en un certain sens, en beaucoup de sens, dont les matières sont tout de même voisines, enfin au lieu de s'appuyer, de s'adosser à la biologie, qu'ils ne savent pas (...), les gars ils vont d'emblée aux chimies, qu'ils ne savent pas non plus, aux physiques, qu'ils ne savent pas, aux mathématiques qu'alors ils ne savent pas. Il est très remarquable que les ignorants vont toujours aux mathématiques, comme à une science merveilleuse, comme à une science plus que science, comme à tout ce qu'il y a de plus savant, monsieur. Ils ont cette secrète assurance, et ils en tiennent compte dans leur conduite, pour être les plus savants, savants au suprême, au dernier degré, pour être (les) plus savants que tout le monde, ils ont cette sourde, cette officielle conviction que les mathématiques sont plus scientifiques que la physique, les physiques plus scientifiques que la chimie, les chimies plus scientifiques que la biologie. (...) Aussi vous ne les arrêterez pas. Ils ne seront pas seulement biologistes, na. Ça ne serait rien. Ils seront plus scientifiques, ils

DIFFÉRENCES ENTRE THÉORIES SCIENTIFIQUES ET SYSTÈMES DE PENSÉE

Les systèmes de pensée sont des systèmes fermés

L'esprit de système pousse les systèmes de pensée à se fermer sur eux-mêmes. Plus un système est cohérent, plus la systématisation y est poussée, et plus il se présente comme un ensemble complet et autonome. Un système achevé est un système clos, bouclé sur lui-même, et c'est sans doute ce qui fait son attrait; adopter un système, c'est se réfugier, se retrancher à l'intérieur de cette circularité protectrice. Mais c'est aussi s'enfermer dans ses limites. Alors qu'une théorie scientifique pose des questions nouvelles, qui la mettent elle-même en question, un système de pensée prétend apporter à des questions ultimes une réponse définitive; les systèmes tournent en rond, ce qui est le moyen le plus sûr de mettre un terme au progrès des connaissances et de la réflexion (Renan 1876)¹⁵. Alors qu'une théorie scientifique est une œuvre collective (même si les plus célèbres sont attribuées, sur le modèle de l'œuvre littéraire ou artistique, à un auteur unique), un système de pensée est une œuvre personnelle, bornée par les déficits qui font l'originalité apparente d'une pensée individuelle. L'objectivité scientifique exige des langues standard, même lorsqu'elles ne sont parlées et comprises que d'un très petit nombre de spécialistes; les auteurs de systèmes doivent au contraire se faire un style, une manière d'écrire qui n'appartient qu'à eux.

Un des plus grands obstacles qui se rencontrent dans [la] marche générale et libre des connaissances humaines est donc la tendance qui porte les diverses connaissances à s'individualiser dans des systèmes. Cela n'est point une conséquence des choses elles-mêmes, parce que dans la nature tout se tient et que rien ne saurait être vu isolément et systématiquement, mais c'est un résultat de notre esprit, à la fois faible et dominateur, qui nous porte à absorber les autres connaissances dans une systématisation personnelle. Une science qui s'arrêterait dans un système resterait stationnaire et s'isolait, car la systématisation est un véritable enkystement scientifique, et toute partie enkystée dans un organisme cesse de participer à la vie générale de cet organisme. Les systèmes tendent donc à asservir l'esprit humain, et la seule utilité qu'on puisse, suivant moi, leur trouver, c'est de susciter des combats qui les détruisent en agitant et en excitant la vitalité de la science. En effet, il faut chercher à briser les entraves des systèmes philosophiques et scientifiques, comme on briserait les chaînes d'un esclavage intellectuel. La vérité, si on peut la trouver, est de tous les systèmes, et pour la découvrir l'expérimentateur a besoin

seront chimistes et physiciens. Ils ne seront pas seulement chimistes et physiciens, na. Ça ne serait pas encore assez scientifiques. Ils seront encore plus scientifiques, suprême scientifiques. Ils ne seront pas moins que mathématiciens. Je vous le dis, toute la rigueur mathématique ». C. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo (Cahiers de la Quinzaine, 23/10/1910), Œuvres en prose complètes*, Pléiade, t. III, pp. 319-321.

¹⁵ « Après avoir lu les ouvrages de ce genre, on est tenté de se demander: Que fera l'auteur désormais, puisqu'il a dit son dernier mot? La vraie science ne se livre pas d'un seul coup; elle est toujours relative, toujours incomplète, toujours perfectible. Une science des sciences qui rendrait les autres inutiles serait le tombeau de l'esprit humain, et aurait les mêmes conséquences qu'une révélation; en nous donnant le dogme absolu, elle couperait court à tout mouvement de l'esprit, à toute recherche. L'ennui du ciel des scolastiques serait à peine comparable à celui des contemplateurs oisifs d'une vérité sans nuance qui, n'ayant pas été trouvée par eux, ne serait pas aimée d'eux, et à laquelle chacun n'aurait pas le droit de donner le cachet de son individualité ». E. Renan, *Dialogues et fragments philosophiques, op. cit.*, p. 280.

de se mouvoir librement de tous les côtés sans se sentir arrêté par les barrières d'un système quelconque (Bernard 1925 [1865]: 89-91)¹⁶.

Imagination scientifique et culture de métier

L'imagination du savant se nourrit de la culture scientifique spécialisée de sa discipline, qui l'excite et la stimule, mais qui, en même temps, l'oriente, la contrôle, fixe le cadre à l'intérieur duquel elle vagabonde et se déploie¹⁷. Cela suffit sans doute pour distinguer les idées scientifiques des idées mondaines et des improvisations de la culture générale; sous ce rapport, les idées de laboratoire, parfois même les idées de séminaire s'opposent aux idées de salon, de salle de rédaction ou de café. Mais la spécialisation ne suffit ni à définir ni à assurer la spécificité des idées qui viennent à l'esprit des savants. Les idées qui naissent des cultures de métier sont toutes des idées spéciales; c'est aussi bien le cas des imaginations de l'ingénieur, du musicien, ou de l'architecte que du métaphysicien, du théologien ou du menuisier. Les disciplines non scientifiques peuvent elles aussi faire l'objet d'une spécialisation très poussée. Les plus savantes reposent sur des savoirs et des savoirs-faire qui requièrent, au sens originel du terme, une érudition. Les idées nouvelles qui parviennent à émerger dans les savoirs ésotériques sont particulièrement inaccessibles au non-initié.

Quel que soit le domaine dans lequel elles apparaissent, les idées nouvelles ne survivent que si elles sont applicables et appliquées. La valeur (mais non la validité) d'un parti-pris stylistique, en musique, en littérature ou dans les arts plastiques, se mesure à sa fécondité et à sa réussite sociale, à sa capacité à engendrer des œuvres et à l'approbation que celles-ci obtiennent; faute de quoi, il demeure à l'état de fantaisie arbitraire, de caprice sans lendemain. Il en va de même pour les systèmes de pensée personnels, qui doivent susciter des débats et des disciples, des commentateurs, des partisans et des adversaires, etc. Comme on l'a vu, les idées scientifiques doivent elles aussi faire école pour s'imposer et survivre. Mais la réalité à laquelle elles sont confrontées et dont elles font l'épreuve n'est pas seulement, n'est pas principalement la réalité sociale. Alors que le sort des systèmes de pensée dépend entièrement des conditions sociales de leur réception, la survie des conjectures théoriques imaginées par les savants dépend aussi et en dernière instance de leur acceptation ou de leur rejet par le fragment de réalité auquel elles sont destinées. La reconnaissance des sanctions de la réalité par la communauté scientifique est sans doute l'enjeu des luttes qui opposent les différentes écoles entre elles; mais les membres de cette communauté sont au moins d'accord pour reconnaître que ce sont ces sanctions qui forcent en fin de compte à convenir de ce qu'il faut considérer comme vrai à un moment donné dans un état provisoire du savoir. C'est pourquoi les théories scientifiques ne se laissent pas périmer comme une mode intellectuelle ou artistique; insensibles à la critique de

¹⁶ C. Bernard, *La science expérimentale*, Paris, Baillière, 1925 [1865], pp. 89-91.

¹⁷ « Tout travailleur de l'esprit a désormais besoin d'une longue préparation pour arriver à pied d'œuvre. Il lui faut se constituer, comme une conscience de rationalité, dans la science d'aujourd'hui. Il lui faut parcourir un long cycle de problèmes imposés par le rationalisme enseignant pour accéder à la problématique actuelle ». G. Bachelard, *L'activité rationaliste de la physique contemporaine*, Paris, P.U.F., 1951, p. 4.

caprice, à l'ignorance arrogante, elles exigent au contraire la critique la moins impertinente et la moins malapprise. Les révolutions scientifiques les plus radicales supposent la connaissance intime des acquis de la discipline et du paradigme établi. La critique et le renouvellement des théories sont à la fois le résultat et la condition du caractère cumulatif qui caractérise en propre tous les savoirs scientifiques¹⁸.

Comme le commun des penseurs, les savants croient et adhèrent à leurs idées, s'identifient à elles, et les soutiennent avec passion. Mais pour prouver la supériorité d'une nouvelle théorie, il faut montrer qu'elle ordonne plus systématiquement et plus complètement que ses concurrentes le fragment de réalité auquel elle s'applique, qu'elle parvient à résoudre ou à dissoudre des problèmes jusque là insolubles, à rassembler des phénomènes considérés comme hétérogènes, à englober des faits que les théories précédentes devaient laisser de côté, etc. Ainsi, plus les savants défendent leur théorie et plus ils l'exposent aux objections et aux démentis de la réalité, plus ils multiplient les chances de rencontrer des faits récalcitrants, plus ils invitent et plus ils s'obligent à des expérimentations ou à des observations décisives. En s'attachant à généraliser leurs principes, à en étendre toujours davantage la portée, ils en font voir les limites. « Avec audace, Galilée essaya de faire reposer sa physique sur (ces) deux lois de conservation seulement (...) Du point de vue de la méthode, Galilée eut parfaitement raison d'essayer de tout expliquer à partir de cette base très étroite ; car ce n'est qu'en essayant d'exploiter et de tester à la limite nos théories faillibles que nous pouvons espérer apprendre quelque chose de leur échec » (Popper 2001 [1979])¹⁹. La méthode scientifique se définit ainsi comme « la méthode des conjectures audacieuses et des tentatives ingénieuses et rigoureuses pour les réfuter » ; dans une formule frappante, Popper oppose les scientifiques, qui « essaient d'éliminer les théories fausses et de les faire mourir à leur place » et « le croyant — qu'il soit animal ou homme — qui périt avec ses fausses croyances »²⁰. Le moment dogmatique, que les théories scientifiques ont en commun avec les systèmes de pensée ordinaires, amorce, engage, en fait enferme déjà la démarche critique, qui les caractérise en propre²¹.

¹⁸ « Regardé d'un peu loin et comme d'un observatoire élevé, l'ensemble de la physique théorique moderne (...) donne facilement l'impression d'un chaos (...) les postulats les plus incontestés sont ébranlés et font place à des hypothèses nouvelles. Parmi ces hypothèses, il en est d'une hardiesse telle qu'elles mettent à une épreuve presque insupportable les facultés de compréhension des gens même les plus cultivés en matière scientifique et, en tout cas, elles ne sont pas faites pour développer en nous la conviction que notre science progresse sans cesse d'un pas assuré comme quelqu'un qui sait où il va (...) Pourtant on aurait tort de céder à cette première impression. Les théories actuelles ont, certes, profondément modifié les idées anciennes ; mais, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que ces changements ne sont pas des destructions, ils sont, bien plutôt, des compléments et des généralisations (...) Si nous avons à résumer brièvement l'évolution la plus récente des théories physiques, nous dirions (...) qu'elle est caractérisée par la victoire des grands principes sur des idées, certes profondément enracinées, mais surtout par la force de l'habitude ». M. Planck, *Initiations à la physique*, Paris, Flammarion, 1941, pp. 39 sq.

¹⁹ K. Popper, *La connaissance objective*, Paris, Flammarion, 2001 [1979], p. 271.

²⁰ *Id.*, pp. 146, 202.

²¹ « Our theories, beginning with primitive myths and evolving into the theories of science, are indeed man-made, as Kant said (...) we can always stick to them dogmatically if we so wish, even if

DIFFICULTÉS PROPRES AUX SCIENCES DE L'HOMME

La différence entre théories scientifiques et systèmes de pensée est plus difficile à faire dans le cas des sciences de l'homme, à la fois pour des raisons sociales et historiques, et pour des raisons épistémologiques.

L'héritage de la culture lettrée; la confusion du savant et du penseur

Les savoirs accumulés par les différentes sciences de l'homme sont inégalement cumulatifs; ils le sont d'autant moins que ces sciences sont plus générales et que la théorisation y est en conséquence plus ambitieuse et plus difficile. La sociologie, l'ethnologie, l'histoire subissent ainsi plus fortement que la psychologie expérimentale ou même que la linguistique l'attraction de la pensée spéculative et de la culture générale. C'est pourquoi les idées qui viennent à l'esprit d'un sociologue sont rarement des idées vraiment originales, proprement sociologiques. Sa culture de métier compense difficilement une demande qui l'encourage plutôt à avoir des idées capables d'intéresser le grand public, c'est-à-dire des idées de journaliste. Le sociologue se fait ainsi le vulgarisateur d'une science qui reste à faire. Qu'ils touchent à la morale et à la politique, ou qu'ils se rapportent à la vie quotidienne et aux styles de vie, comme l'alimentation ou la mode (qui se prêtent particulièrement au mélange du pittoresque et de la pédanterie), les « problèmes de société », grands ou petits, sont autant d'occasion de retrouver et de resservir sous une forme apparemment nouvelle les lieux communs de la sociologie spontanée. L'imagination sociologique se trouve ainsi orientée vers la « sociologie de télévision » et les « variétés culturelles » (Hesse 1986)²², dans lesquelles elle finit par puiser son inspiration, et ce d'autant plus que les institutions académiques, loin de pénaliser la recherche de la réputation mondaine, retiennent la visibilité médiatique comme critère d'évaluation des chercheurs.

Les spécialistes des sciences de l'homme ont presque tous reçu, en France, une éducation exclusivement lettrée. L'histoire, la sociologie, la linguistique, la psychologie, l'archéologie, l'ethnologie sont enseignées dans les facultés de lettres (et de sciences humaines); la plupart des chercheurs qui ont accédé aux positions dominantes dans les sciences de l'homme au siècle dernier, notamment en sociologie et en histoire, étaient issus des sections littéraires des ENS. En dépit d'aménagements successifs — jadis la création des sections A' (latin-sciences)

they are false (...) But although at first we have to stick to our theories —without theories we cannot even begin, for we have nothing else to go by- we can, in the course of time, adopt a more critical attitude towards them. We can try to replace them by something better if we have learned, with their help, where they let us down. Thus they may arise a scientific or critical phase of thinking, which is necessarily preceded by an uncritical phase». K. Popper, *Unended Quest*, *op. cit.*, p. 64.

²² H. Hesse, *Le jeu des perles de verre*, Paris, Calmann-Lévy, 1986. Les sciences ressentent toutes les effets d'une médiatisation de plus en plus pressante; mais son influence sur l'imagination et sur la pensée scientifiques est plus forte et plus directe dans le cas des sciences de l'homme, comme en témoigne la publication récente d'histoires et de dictionnaires des « sciences humaines » dirigés et pour partie rédigés par des journalistes.

dans les lycées, naguère celle des concours S à l'ENS et à l'ENSAE—, le dualisme du système d'enseignement français continue de séparer et d'opposer les lettres et les sciences, les « littéraires » et les « scientifiques »²³. On prive ainsi les élèves des sections mathématiques et scientifiques d'aptitudes et de dispositions indispensables pour l'étude de ce qui fait la spécificité de l'ordre humain, de la formation logique particulière que procure l'apprentissage des langues, notamment des langues anciennes, du tact que développe la fréquentation des textes littéraires, du goût pour les idées et pour le questionnement que donne la philosophie (Durkheim 1969 [1904-1905])²⁴; comme en témoigne plus d'un cas malheureux de conversion, une éducation exclusivement scientifique (qui va souvent de pair avec le mépris pour les lettres, assimilées au « laïus ») fait obstacle à l'intelligence des sciences de l'homme. La séparation des lettres et des sciences prive les élèves classés comme littéraires des connaissances et des apprentissages qui conditionnent l'accès à la pensée scientifique; plus grave encore, elle les conduit à contracter des attitudes et des habitudes mentales contraires à l'esprit et à la pratique des sciences, y compris des sciences de l'homme, auxquelles la culture littéraire transmise par l'école oppose la résistance de la tradition humaniste :

Mais c'est surtout la culture littéraire donnée aux enfants, la lecture continue de poètes, des historiens, des orateurs, des prédicateurs qui les prépare aussi peu que possible à se placer aisément au point de vue de la sociologie. Cette éducation, dont ils gardent une empreinte d'autant plus profonde que la valeur esthétique des écrivains clas-

²³ La spécialisation prématurée et ses conséquences, l'inculture scientifique des « intellectuels littéraires », le « fossé qui sépare les scientifiques des non-scientifiques » s'observent dans d'autres systèmes d'enseignement, notamment dans le système britannique. Cf. C. P. Snow, *Les deux cultures*, Paris, J. J. Pauvert, 1968 [1959].

²⁴ « C'est en le [l'enfant] faisant réfléchir sur les mots et les sens, et sur les formes grammaticales, qu'on peut le mieux l'exercer à voir clair dans sa pensée, c'est-à-dire à en apercevoir les parties et les rapports. Et c'est là, en effet, le grand service qu'ont rendu ces exercices de langue qui tiennent encore tant de place dans nos classes. Il n'est pas douteux que, sous ce rapport, les langues anciennes présentent des avantages particuliers. Précisément parce que les peuples anciens sont loin de nous, dans le temps, ils avaient une manière d'analyser leur pensée très différente de la nôtre, et c'est cette différence même qui faisait du latin et du grec un stimulant exceptionnellement efficace à cette forme spéciale de réflexion. Un mot français, un mot anglais, et même, le plus souvent, un mot allemand, se recouvrent exactement (...) Il en résulte que la transposition d'un terme d'une langue dans l'autre se fait sans difficulté et presque inconsciemment. Il en va tout autrement du latin et du grec. Ici l'élève est dans la nécessité de faire un effort tout particulier pour prendre conscience de la pensée exprimée par les mots (...) Et, par cela même, il s'exerce à la distinction et prend l'habitude de la netteté. De même, et pour la même raison, la pratique de la version et du thème, parce que les grammaires sont très différentes de la nôtre, l'oblige à une perpétuelle analyse logique; il faut qu'il prenne perpétuellement conscience des rapports qui existent entre les idées, tels qu'ils s'expriment à travers les formes grammaticales ». E. Durkheim, *L'évolution pédagogique en France*, Paris, P.U.F., 1969 [1904-1905], pp. 395, 396. « La philosophie est, selon les jours et les heures, une chose frivole, puérile, absurde, ou la seule chose sérieuse. Il est dangereux de s'y ensevelir; car on s'use à poursuivre ce qui échappe toujours. Il ne faut pas s'en sevrer; car on avoue par là sa médiocrité de sentiments et le peu de générosité des esprits que l'on porte en soi ». E. Renan, *Dialogues et fragments philosophiques*, op. cit., p. XIV. Il y a sans doute une parenté entre le *thaumazein* philosophique et la curiosité scientifique. Comme le philosophe, le savant s'étonne de ce qui semble aller de soi; il conserve à sa manière la curiosité de l'enfance, prolonge l'âge des « pourquoi » par celui des « comment »; mais s'il reste « impertinent », c'est pour apprendre à poser des questions pertinentes. Mettre en question, c'est la philosophie, mettre en questions, c'est la science.

siques est plus haute, et qui porte le nom justifié d' 'humanités', implique une représentation de l'homme, et en général de la réalité sociale, tout à fait appropriée à la réflexion du moraliste (de qui d'ailleurs elle vient), mais sans usage possible pour le savant. D'autre part, rarement accoutumés à comprendre la méthode et la signification des sciences physiques et naturelles dont on leur a enseigné les éléments, la grande majorité des esprits cultivés a contracté des habitudes qui les empêchent d'accepter l'idée d'une science objective de la réalité sociale, et de se familiariser avec sa méthode. D'où l'embarras, la résistance, et parfois l'hostilité qu'elle rencontre. Elle déconcerte, elle choque même des esprits habitués de longue date à recevoir des moralistes leur conception des choses humaines (Lévy-Bruhl, 1923 [1903]: 133)²⁵.

Les lycéens des sections littéraires sont particulièrement exposés à intérioriser la hiérarchie scolaire des prestiges qui se manifeste dans la hiérarchie des matières et des ordres d'enseignement, et qui, conformément à la hiérarchie traditionnelle des fonctions et des statuts, continue à opposer les savoirs « nobles », les plus « désintéressés » et les plus abstraits, aux savoirs utilitaires et techniques (Grignon 1971)²⁶. Plus encore que l'inculture scientifique, l'inculture technique, poussée parfois jusqu'à la technophobie, est un des traits distinctifs de la culture des intellectuels littéraires; en la matière, l'ignorance est honorifique²⁷. Une formation

²⁵ L. Lévy-Bruhl, *La morale et la science des mœurs*, édition électronique de l'Université du Québec à Chicoutimi, d'après la troisième édition (1923), p. 133. [Paris, Alcan, 1903].

Par rapport à la tradition humaniste et du point de vue de celle-ci, la naturalisation de l'homme est une « déshumanisation »; de même, la naturalisation de la médecine par la biologie, condition de son progrès et de son efficacité, se paie de la perte de sa dimension « humaine ». Sur l'opposition entre « humanitas » et « hominitas », cf. A. Fagot-Largeault, *Entre science et soin : le projet d'une 'anthropologie médicale'*, Cours au Collège de France, 8/01/2004. La dénonciation du caractère « inhumain » de la science s'appuie sur le cynisme auquel peut conduire l'objectivité scientifique (quand on ne peut plus s'indigner, on risque de perdre le sens de la dignité humaine); cf. la critique du perfectionnisme aveugle de la science pour la science, non moins « cruelle » que l'art pour l'art (H. Broch, « Hofmannstahl et son temps », in *Création littéraire et connaissance, les fonctions sociales de l'enseignement technique*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 60 sq.)

²⁶ Cf. C. Grignon, *L'ordre des choses ; les fonctions sociales de l'enseignement technique*, Paris, Ed. de Minuit, 1971. Sur la nécessité d'associer « l'enseignement de l'homme » et « l'enseignement de la nature », de réformer le premier, en le centrant sur l'histoire, et de développer le second, cf. E. Durkheim, *L'évolution pédagogique en France, op. cit.*, pp. 378 sq.

²⁷ Mais dommageable pour la littérature. Cf. P. Levi: « Ce serait une bonne chose, me semble-t-il, que l'écrivain ne vive pas, je ne dirai pas dans une tour d'ivoire, mais dans une conduite, dans un tuyau qui part de Dante et qui mène à l'Infini. Et il se déplace dans ce tuyau sans jamais voir le monde qui l'entoure. A partir du moment où nous vivons dans un monde imprégné de technologie et de science, il n'est guère avisé de l'ignorer, ne serait-ce que parce que la Science, avec un S majuscule, et la Technologie, avec un T majuscule, sont de formidables sources d'inspiration. Non seulement elles existent et doivent bien s'incarner, d'une manière ou d'une autre, dans des mots écrits, mais elles sont, en tout cas pour moi, de formidables stimulations. Il me semble que toute personne qui, de nos jours, ignore, par exemple, ce que font les astrophysiciens avec leurs instruments ou, de manière plus spectaculaire, avec les satellites artificiels, avec les *Explorers* et ainsi de suite, est moins avancé que Kant, pour ne citer qu'un nom, qui, lui, avait étudié l'astronomie avant d'écrire ses livres. Il me semble qu'il y a là un phénomène de cécité volontaire. Cela revient à perdre la mesure de l'univers dans lequel nous vivons... Déjà le fait qu'il y ait deux cultures est nocif. Il ne devrait y en avoir qu'une: Galilée n'en avait qu'une, comme Spallanzani, comme Magalotti. Ils ne sentaient, ils ne percevaient aucune rupture. Galilée était un immense écrivain précisément parce qu'il n'était pas du tout écrivain. C'était quelqu'un qui voulait raconter ce qu'il avait vu ». In Guiseppe Grassano, *Primo Levi*, Florence, La Nuova Italia, 1981, pp. 3-17. Cité in Primo Levi, *Œuvres*, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont, 2005, pp. 1010-1014.

exclusivement lettrée cultive ainsi le sentiment spontané de la supériorité des idées et des mots sur les faits et sur les choses, de la spéculation sur les besognes empiriques d'observation, de collecte et de classement. Cette hiérarchie se retrouve dans les classes de préparation littéraires, avec l'opposition entre les manifestations du « brio » et des dons personnels, dissertation et exposé, et les exercices laborieux des « forts en thème » ; parmi les matières à dissertation, la philosophie l'emporte de beaucoup sur l'histoire, réputée moins théorique, parce que plus factuelle. L'élite de lettrés dans laquelle se recrute (ou du moins se recrutait) l'élite des chercheurs en sciences de l'homme apprend ainsi à cultiver la virtuosité rhétorique, à confondre dialectique et sophistique, à sacrifier l'heuristique à l'éristique, la recherche de la vérité à la volonté (et à l'obligation) de l'emporter dans la discussion (Renan 1876)²⁸. Alors qu'une théorie scientifique tend de plus en plus à être le résultat d'un travail et d'un savoir collectifs, les panthéons scolaires, programmes et manuels, présentent la réussite intellectuelle sous la forme exclusive de l'œuvre personnelle ; comme tous les lettrés, les chercheurs en sciences de l'homme ont été initiés dès leurs années de lycée à ce genre particulier de culte de la personnalité qu'est le culte des auteurs. Dans la hiérarchie lettrée des valeurs, le savant est au penseur ce que le mérite est au génie ; il occupe une position, ou plutôt appartient à un ordre inférieur (Schopenhauer 1901)²⁹.

²⁸ « J'ose dire (...) qu'à n'envisager que le bien de la science, il eût beaucoup mieux valu que l'Ecole normale n'eût pas d'enseignement philosophique. Un tel enseignement donne aux jeunes esprits une assurance exagérée et les accoutume à cette erreur, que la philosophie et la théologie naturelle peuvent être réduites à des programmes et dressées en questionnaires d'examen. Il leur fait croire qu'on peut arriver de plain pied aux généralités sans avoir passé par l'étude des détails ; il les détourne de la science proprement dite. Voilà comment l'Ecole normale a fait plus et moins qu'elle ne devait. Elle a donné des écrivains, des publicistes, des hommes de cœur et de talent (...) D'un autre côté (...) malgré tant de sérieux services (et vraiment quand je pense à quelques-uns des maîtres et des élèves qu'elle peut réclamer, je suis tenté d'effacer la page que je viens d'écrire), l'Ecole normale est restée presque stérile pour le progrès de la grande science. Avec son histoire de seconde main et sa philosophie de confiance, elle n'a produit que peu de ces laborieux ouvriers qui se mettent à la tête de la tranchée pour la continuer. Plus portés à prendre la science par le sommet que par la base, ceux qu'elle a formés ont eu rarement le courage de préférer aux succès faciles du talent l'abnégation du chercheur qui se condamne à ignorer pour qu'on sache après lui ». E. Renan, « La métaphysique et son avenir », 1860, in *Dialogues et fragments philosophiques*, op. cit., pp. 274-278. Renan voit sans doute la rue d'Ulm de Saint-Sulpice, et il faut là aussi se garder du sociologisme. Cette fabrique d'intellectuels littéraires a produit les fondateurs de la sociologie et de l'histoire scientifique.

²⁹ On trouve chez Schopenhauer une expression particulièrement nette du suprématisme philosophique. « Examinons maintenant de plus près la route qui conduit à la gloire par les sciences (...) La supériorité intellectuelle dont témoigne la gloire scientifique se manifeste toujours par la combinaison neuve de certaines données. Ces dernières peuvent être très diverses, mais la gloire attachée à leur combinaison sera d'autant plus grande et plus étendue qu'elles mêmes seront plus généralement connues et accessibles à chacun (...) En effet, plus les données sont connues du plus grand nombre, plus il sera difficile de les combiner d'une manière neuve et juste à la fois, puisqu'une infinité d'esprits s'y seront déjà essayés et auront épuisé les combinaisons possibles. En revanche, les données inaccessibles au grand public, et dont la connaissance ne s'acquiert que par des voies longues et laborieuses, admettent encore le plus souvent des combinaisons nouvelles ; quand on les aborde avec une raison droite et un jugement sain, donc avec une supériorité intellectuelle moyenne, on peut aisément avoir la chance d'arriver à une combinaison neuve et juste (...) la solution des problèmes de cette nature exige, à la vérité, beaucoup de travail et d'étude, ne serait-ce que pour parvenir à en connaître les données ; d'autre part, les données pour les problèmes de la première espèce, où la gloire à acquérir est précisé-

Il est par conséquent très difficile aux lettrés qui se reconvertisent dans les sciences de l'homme de renoncer à être des penseurs pour être des savants (ou, comme on dit plus communément, à être des intellectuels pour être des chercheurs); il leur faudrait pour cela renoncer non seulement aux profits, pas seulement symboliques, d'une possible starification, mais à l'idéal qui leur a été inculqué, auquel ils s'identifient et qui est au principe de ce qu'ils exigent d'eux-mêmes. Pour accepter d'être des savants, il leur faut donc se considérer et se faire reconnaître à la fois comme savants et comme penseurs, l'archétype du penseur étant, dans la tradition française, le philosophe célèbre et engagé, héritier des philosophes politiques du XVIII^e siècle. La confusion du savant et du penseur, de leurs personnages, de leurs « figures », de leurs rôles mais aussi de leurs pensées respectives, semble ainsi aller de soi³⁰. Elle contribue sans doute beaucoup à empêcher les sciences de l'homme de s'émanciper par rapport aux débats d'idées ordinaires; elle les maintient dans la dépendance des courants de pensée, des idéologies et des modes qui traversent et agitent le milieu intellectuel. Les sciences de l'homme, dans les démocraties, ne sont pas brutalement soumises aux directives doctrinales du pouvoir politique, mais les idées qui viennent de la sphère et de la scène intellectuelles tendent à s'imposer à elles comme des idées directrices; même si l'on ne s'en inspire pas directement, il est impensable de faire de la sociologie ou de l'histoire « pensantes » sans se situer par rapport aux références — Marx, Sartre, Althusser, Foucault, Lacan, Derrida, Deleuze, etc. — auxquelles obligent les péripiéties du débat politico-intellectuel. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que le vocabulaire de la sociologie ressemble parfois à un dictionnaire des idées reçues. L'attraction que la culture du milieu intellectuel exerce sur les sciences de l'homme, notamment par l'intermédiaire du débat et de l'engagement politiques, ne contraint pas seulement celles-ci à renoncer, par crainte d'enfreindre les tabous qui définissent ce qu'il est permis de penser et de dire, à l'exercice sans limite de la liberté d'examen qui est la condition de l'imagination scientifique³¹; elle borne leur

ment la plus élevée et la plus vaste, sont connues de tout le monde et sans effort; mais, s'il faut peu de travail pour les connaître, il faudra d'autant plus de talent, de génie même, pour les combiner. Or il n'y a pas de travail qui, pour la valeur propre ou pour celle qu'on lui attribue, puisse soutenir la comparaison avec le talent ou le génie (...) Voilà la raison de l'immense différence entre la gloire réservée aux poètes et aux philosophes, et celle accessible aux physiciens, chimistes, anatomistes, minéralogistes, zoologues, philologues, historiens et autres ». A. Schopenhauer, *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, Paris, Alcan, 1901 (trad. de J.-A. Cantacuzène), pp. 143, sq. Cf. aussi Renan, *infra*, note 2, chap. IV.

³⁰ Cette confusion n'est pas exclusivement française, comme en témoigne l'influence sur la sociologie ou sur l'histoire, il est vrai particulièrement forte en France, de penseurs-savants comme N. Elias, K. Mannheim, ou de l'école de Francfort.

³¹ « La controverse récente, au sujet de la sociobiologie, illustre tristement combien certains secteurs de notre société réagissent avec sectarisme lorsque des affirmations de scientifiques vont à l'encontre des doctrines politiques. Orwell l'a bien décrit: ' A chaque époque, il existe une orthodoxie, un corps d'idées, dont on estime que tous les gens bien-pensants l'acceptent sans discussion. Il n'est pas expressément interdit de dire ceci ou cela, mais cela n'est, pour ainsi dire, jamais fait [...] Toute personne qui conteste l'orthodoxie prévalente se trouve aussitôt isolée par un mur de silence extrêmement efficace. Toute opinion qui n'est pas franchement à la mode ne reçoit presque jamais une attention honnête, que ce soit dans la presse populaire ou dans des périodiques plus intellectuels'. Je crains que les scientifiques ne soient pas non plus exempts de ces attitudes ». E. Mayr, *Histoire de la biologie, op. cit.*, p. 87.

Les divisions de la sociologie française contemporaine entre écoles rivales reproduisent les clivages politiques; la politisation du milieu académique se traduit dans leurs choix conceptuels. Ainsi

imagination en empêchant les idées vraiment hétérodoxes, c'est-à-dire les idées que le milieu intellectuel ne peut imaginer, de venir à l'esprit des chercheurs.

L'histoire du structuralisme montre comment une école scientifique peut devenir un courant de pensée, puis une mode intellectuelle vouée à être démodée. La notion de structure, et des notions voisines, comme forme ou système, que l'on trouve aussi en biologie, en mathématiques et en psychologie, donnent naissance dans les années 1920 au structuralisme linguistique, puis au structuralisme anthropologique, qui débouche dans les années cinquante, par extension à la critique littéraire, à la psychanalyse et à la philosophie, sur un structuralisme généralisé. C. Lévi-Strauss se retrouve ainsi malgré lui en compagnie d'Althusser, de Lacan et de Foucault, dans un débat idéologique et politique où le structuralisme a pris la suite de l'existentialisme comme partenaire du marxisme³². Le structuralisme est à son tour passé de mode; d'inspiration réductionniste (il ambitionne de ramener la diversité des cultures à des lois universelles de l'esprit humain, cf. *infra*, chapitre 3, 5.), il a cédé la place au déconstructionnisme, relativiste. Il n'est pas impossible que les conditions qui ont permis à l'enseignement et au milieu intellectuel français de produire des écoles de pensée aussi importantes que le structuralisme ne soient plus réunies, que la pression grandissante des médias accélère la succession d'épiphanies éphémères, le développement de systèmes moins savants, plus amusants, plus littéraires et moins philosophiques; mais Barthes et Baudrillard ne datent pas d'aujourd'hui. Dans le temps court de l'actualité intellectuelle, Althusser et Foucault ont pu sembler éclipsés par les « nouveaux philosophes »; dans le milieu académique, plus particulièrement dans les sciences de l'homme, ils ont été sinon remplacés, du moins rejoints par Bourdieu et Derrida³³. L'influence des systèmes de pensée dont les auteurs sont

l'école de l'individualisme méthodologique, libérale, positionnée à droite, abomine et bannit la notion de classe sociale, synonyme de lutte des classes, même sous la forme neutre des PCS de l'INSEE, alors que celle-ci constitue, entre gauche et extrême gauche, la variable obligée, pour ne pas dire fétiche, des héritiers de P. Bourdieu.

³² « Pour revenir aux premières pages de votre commentaire, vous avouerez-je que je trouve étrange qu'on prétende m'extraire du structuralisme en y laissant pour seuls occupants Lacan, Foucault et Althusser? C'est mettre le monde à l'envers. Il y a en France trois structuralistes authentiques: Benveniste, Dumézil et moi; et ceux que vous citez ne sont compris dans le nombre que par l'effet d'une aberration ». C. Lévi-Strauss, réponse à Catherine Backès-Clément, in C. Backès-Clément, *Lévi-Strauss ou la structure et le malheur*, Paris, Seghers, 2e éd., 1974, p. 196. Cf. Peter Caws, « Structuralism », *The Dictionary of the History of Ideas*, The Electronic Text Center at the University of Virginia Library, 2003. Voir aussi M. Izard, « Le structuralisme en anthropologie », *Encyclopedia Universalis*. Mais n'est-ce pas Lévi-Strauss qui a ouvert la porte à Lacan en faisant, comme N. Chomsky, l'équation entre le fondamental et l'inconscient, et en rattachant ainsi le structuralisme à la psychanalyse? C'est également Lévi-Strauss qui, passant de l'analyse des mythes à celle des œuvres d'art, et plus particulièrement des arts du langage, étend le structuralisme en direction de la critique littéraire et de la sémiologie généralisée de R. Barthes (R. Jakobson, C. Lévi-Strauss, « 'Les Chats' de Charles Baudelaire », *L'Homme*, 2, 1 janvier-avril 1962).

Sur l'orientation philosophique de l'anthropologie structurale, et sur l'opposition entre structuralisme philosophique et structuralisme historique, cf. *infra*, chap. III, 5.

³³ En février 2007, on projetait à Paris un film sur Bourdieu, un film sur Lacan et un film sur Derrida. « 'Le dasein est dans le cul' », un des « tags, graffs et graffitis » laissés par les occupants de l'EHESS lors des journées d'avril 2006, « a beaucoup plu aux chercheurs. Le philosophe Pierre Bourdieu a demandé à se faire photographe devant, avec une pensée pour Jacques Derrida, qui ensei-

parvenus à occuper des positions académiques dominantes se perpétue par l'intermédiaire des épigones, dépositaires de la pensée et du pouvoir du maître, et des héritiers des épigones. Un système de pensée peut s'ériger en discipline; c'est ainsi qu'on est passé du freudisme à la psychanalyse, ou plus récemment, du féminisme aux *women studies*, du déconstructionnisme aux *cultural studies*³⁴. En sens inverse, les intellectuels littéraires n'hésitent pas à emprunter aux sciences, et pas seulement aux sciences de l'homme, des concepts, des formules ou simplement des mots dont il n'importe guère qu'ils puissent les comprendre puisque ces termes perdent leur sens quand on les retire de leur contexte d'origine; c'est le cas des écritures pseudo-scientifiques épinglées par Sokal et Bricmont. Dépourvue de fondement épistémologique, la « troisième voie » a ainsi une existence de fait, celle que lui confère la confusion du penseur et du savant et l'établissement des intellectuels dans une zone intermédiaire qu'ils ont eux-mêmes constituée en mélangeant politique, philosophie, littérature et sciences de l'homme.

Le problème du Mal et l'ambivalence des faits sociaux

Si les mécanismes sociologiques dont résulte l'attraction que la culture lettrée exerce sur les sciences de l'homme, plus particulièrement sur la sociologie, l'ethnologie et l'histoire, sont aussi efficaces, si leur action est aussi durable, c'est sans doute parce qu'ils prennent appui sur des propriétés de l'objet de ces sciences et sur les contraintes particulières que ces propriétés imposent à celles-ci. Comme les sciences de la vie, et à la différence des sciences de l'ordre physico-chimique, les sciences de l'homme sont confrontées au problème du Mal (Fagot-Largeault 2002)³⁵; mais cette confrontation est pour elles beaucoup plus embarrassante,

gna dans cet amphithéâtre: 'Je suis sûr qu'il aurait consacré un séminaire à la dérision de ce détournement de concept'.» Marion van Renterghem, *Le Monde*, 5 avril 2006.

R. Queneau s'égayait déjà, en 1935, de l'empire des modes intellectuelles. «Le spectacle de ces mutations, de ces tournants brusques et de ces conversions ne laisse pas que d'être assez amusant. Ce qui l'est encore plus, c'est la naïveté de ceux qui, à chaque fois, croient que c'est arrivé. On les conduit d'Einstein à la technocratie, de la théorie des quanta au Plan quinquennal, du néo-thomisme au matérialisme dialectique et chaque fois ils marchent (une, deux! une, deux!); car rien n'est plus docile que les gens de cette espèce, et sous combien de jugs ne faut-il pas passer pour se mettre à la page! (...) Les années qui précédèrent la guerre firent triompher la Mode en tout domaine; c'était le temps des Ballets Russes, et du Cours de M. Bergson au Collège de France (...) La Mode ne s'est plus seulement portée sur le dos, mais aussi sous la calotte crânienne. Il y eut l'année des jupes courtes et la saison des chapeaux rouges, Hegel se portera beaucoup au printemps, mais cet automne, Kierkegaard sera de bon ton. Les fox poils-durs et la mécanique ondulatoire commencent à 'passer'. On en revient au caniche et à Descartes». R. Queneau, *La Bête Noire*, n°1, avril 1935, repris in *Le voyage en Grèce*, Paris, NRF, 1973, p. 61.

³⁴ Cf. F. Cusset, *French Theory, Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*, Paris, La Découverte, 2003.

³⁵ Cf. A. Fagot-Largeault, «L'ordre vivant», in D. Andler, A. Fagot-Largeault, B. Saint-Serin, *Philosophie des sciences*, op. cit., p. 528.

«Quand Volta découvrait l'électricité, quand Lavoisier fondait la chimie, ils ne se préoccupaient pas de marquer une bonne note au courant engendré par les piles parce qu'il est utile, ni d'infliger une semonce au chlore, corrosif et irrespirable (...) Sans doute, dans la vie courante, dans la vie politique, si nous voulons faire comme il se doit notre métier d'homme et de citoyen, nous ne pouvons rester indifférents; les jugements de valeur sont une des nécessités de l'action; il faut voir dans ces épithètes de bons et de méchants des étiquettes commodes et un peu sommaires, qui sont indispensables à notre

dans la mesure où elle les oblige à définir elles-mêmes le Bien, ce qu'elles ne peuvent faire sans renoncer à être des sciences pour rester ou redevenir des idéologies et des morales. La notion de trouble social est en effet beaucoup plus douteuse et beaucoup plus partisane que la notion de trouble physiologique, ou même que celle de trouble psychique. Si évidemment catastrophiques que puissent être les conséquences des événements et des faits qu'elles constatent, les sciences de l'homme ne peuvent, même négativement, définir l'ordre par opposition au désordre comme on définit la santé par opposition à la maladie; toutes les fois qu'elles se risquent à définir le normal par opposition au pathologique, elles s'exposent à manquer à l'impératif de neutralité axiologique, et à perdre l'impartialité sur laquelle reposent leur capacité et leur supériorité critiques. Elles sont pourtant dans l'obligation d'aider à remédier aux pathologies dont elles constatent les effets et dont elles s'efforcent de découvrir les causes. Elles n'y sont pas seulement obligées de l'extérieur, moralement, « humainement » et socialement, pour montrer leur utilité; c'est également pour elles l'occasion de se soumettre à l'épreuve de la réalité. Sous ce rapport, leur domaine d'application se confond avec le champ d'action du politique; c'est le cas en particulier de la sociologie, qui est avec la science ou plutôt avec l'art politique dans le même rapport que la biologie avec la médecine³⁶.

Placé entre cette obligation et cet interdit, le sociologue ne peut que s'en remettre au principe wébérien de la division des tâches et des rôles entre le savant et le politique (ou l'intellectuel): « Prendre une position politique pratique est une chose, analyser scientifiquement des structures politiques et des doctrines de parti en est une autre (...) L'établissement des faits, la détermination des réalités mathé-

empirisme (...) Pour le médecin qui est un homme d'action, il y a de bons et de mauvais bacilles; le biologiste ne connaît que diverses espèces de bacilles». Marc Bloch, « Une nouvelle histoire universelle: H. G. Wells historien », *La Revue de Paris*, 29^e année, 15 août 1922, pp. 860-876, repris in M. Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, 2006.

³⁶ Sur les rapports entre les sciences de l'homme et l'art politique, cf. M. Mauss: « Le tour d'esprit du politicien, son habileté à manier les formules, à 'trouver les rythmes' et les harmonies nécessaires, les unanimités et à sentir les avis contraires sont du même genre que le tour de main de l'artisan (...) il suffit d'avoir administré ou commandé pour savoir qu'il y faut une tradition pratique, et qu'il y faut aussi une chose qu'un psychologue mystique traduirait en terme d'ineffable: un don ». « Divisions et proportions des divisions de la sociologie », in *Œuvres*, Paris, Ed. de Minuit, 1969, t. III, p. 235 [*L'année sociologique*, 1927]. Cf. aussi L. Lévy-Bruhl: « Tant qu'une science proprement dite de la réalité morale n'aura pas fait des progrès suffisants, tant qu'un art rationnel ne sera pas fondé sur cette science, les moralistes contribueront pour une part à suppléer au défaut de l'un et de l'autre. On peut, à ce point de vue, les comparer aux cliniciens du temps où la biologie scientifique n'existait pas encore. Il y a eu certainement, dans l'Antiquité et au Moyen Âge, des médecins et des chirurgiens qui joignaient à des théories enfantines ou absurdes une habileté et une adresse remarquables. Leur anatomie et leur physiologie étaient ridicules, faite de méthode et d'instruments, et surtout à cause des idées préconçues, des systèmes respectés qui s'interposaient entre eux et la réalité des faits. Mais leur ignorance, et même leur fausse science, n'excluaient pas une certaine sûreté de savoir empirique. Ils pouvaient observer, comparer entre elles leurs observations, suivre la marche des symptômes, établir même parfois des diagnostics différentiels. Incapables sans doute de justifier leur intervention, ou de dire pourquoi ils préféreraient tel traitement à tel autre dans un cas donné, ils choisissaient souvent le meilleur, par une sorte de tact, impossible à analyser, produit de l'expérience et de l'attention. Et peut-être, pour une maladie banale, n'était-il pas plus dangereux d'avoir affaire à un grand médecin de ce temps-là qu'à un médiocre du nôtre. » *La morale et la science des mœurs*, op. cit., p. 138.

matiques et logiques, et, d'autre part, la réponse aux questions concernant la valeur de la culture (...) ou encore celles concernant la manière dont il faudrait agir dans la cité (...) constituent deux sortes de problèmes complètement *hétérogènes*» (Weber 1959 [1894]: 81, 82)³⁷. C'est en effet le seul moyen de défendre sa neutralité et son indépendance, comme critique ou comme expert, par rapport aux demandes politiques et aux pressions militantes. Mais les sciences sociales, et tout particulièrement la sociologie la plus critique, la plus activement consciente de l'arbitraire de l'ordre social, ont le plus grand mal à mettre ce principe en pratique; la politisation de la sociologie est une donnée historique, un fait social, qui s'impose aux sociologues et qui semble aller de soi (Aron 1962)³⁸. A l'origine des vocations de sociologue ou d'ethnologue, on trouve assez souvent le refus de l'ordre établi, le sentiment de l'injustice sociale, voire la révolte; il n'est donc pas étonnant que les chercheurs continuent à trouver leur inspiration dans la tradition critique dont leurs disciplines ont hérité. Surtout les faits qu'étudient les sciences sociales sont ambivalents. Un mécanisme objectif n'est pas socialement neutre; les différences de fait, dans tous les domaines, sont autant d'inégalités (de revenu, de niveau de vie, d'accès à l'enseignement supérieur, à la culture savante, etc.), et cette notion est elle-même ambivalente. Comme abstraction mathématique, elle est neutre; mais c'est aussi une notion morale qui contient et appelle l'idée d'injustice. L'ambivalence des faits entraîne une ambivalence des concepts qui expose les sciences sociales à réintroduire des jugements de valeur plus ou moins conscients et plus ou moins voulus. On passe sans s'en apercevoir du constat des inégalités à la dénonciation des injustices (par exemple dans la présentation et le commentaire des tableaux statistiques, les différences de niveau que mesurent les enquêtes faisant l'objet de qualifications plus ou moins explicites). L'ambivalence des faits et des concepts tend ainsi à renforcer et à justifier la confusion du savant et de l'intellectuel.

Mais cette ambivalence a une autre conséquence, inverse de la précédente: c'est en s'en tenant strictement à son métier, en faisant de la sociologie pure, de la sociologie pour la sociologie, que le sociologue met en évidence la pathologie des mécanismes sociaux, et sert du même coup, sans avoir à prendre parti, les causes de ceux qui en sont victimes. Les sciences sociales sont en effet par nature critiques. Plus leurs analyses sont objectives, et plus elles sont pénétrantes et révélatrices, plus elles vont loin dans l'exploration de l'inconscient social, plus elles parviennent à entrer dans le détail des mécanismes de domination, de détournement et d'inversion les plus dissimulés et les plus retors (en montrant par exemple

³⁷ Max Weber, *Le savant et le politique*, op. cit., pp. 81, 82. Sur les rapports entre jugements de valeur et jugements de réalité, cf. E. Durkheim, *Sociologie et philosophie*, Paris, PUF, 1963 [1898, 1906, 1911].

³⁸ Témoin la division de la sociologie en deux blocs au lendemain de la deuxième guerre mondiale. «Lorsqu'on était à ce Congrès International de Sociologie [1959], une première constatation s'imposait d'elle-même à notre esprit. Deux écoles apparaissaient, typiques, chacune consciente d'elle-même et de son opposition à l'autre, en dépit des atténuations de langage que les péripéties de la diplomatie entraînaient. Ces deux conceptions de la sociologie étaient l'une, celle de l'école américaine, et l'autre, celle de l'école soviétique ou marxiste. (...) Les sociologues, dans ce cas, étaient un reflet fidèle des sociétés dont ils étaient les représentants». R. Aron, *Les grandes doctrines de sociologie historique*, Paris, Centre de Documentation Universitaire, Les cours de Sorbonne, 1962, p. 3.

comment, sous couvert de ses finalités explicites de transmission des connaissances et de reconnaissance des mérites, le système d'enseignement s'acquitte d'une fonction de conservation culturelle et de reproduction sociale). Plus leurs résultats semblent incontestables, et plus leur critique est souveraine, plus elles contraignent les plus réticents et les plus sceptiques à « se rendre à l'évidence ».

Le sociologue se trouve ainsi placé devant l'alternative suivante :

- A- Ou bien il s'efforce de promouvoir une sociologie aussi objective, aussi neutre, aussi *dégagée* que possible des implications politiques et morales des faits sociaux. Puisqu'il suffit de faire de la sociologie scientifique pour faire de la sociologie utile, et qu'une sociologie est d'autant plus capable de remédier à la pathologie sociale qu'elle est plus scientifique, on peut et on doit s'abstenir de mettre la sociologie au service d'une cause ou d'une idéologie particulière ; le seul parti à prendre est le parti de la sociologie³⁹. Le sociologue doit tout faire pour appliquer le principe wébérien. Il a après tout sous la main le moyen de libérer sa sociologie de tout attachement, de toute sympathie ; il lui suffit d'appliquer le désenchantement sociologique à toutes les causes sans exception, y compris à celles qui lui sont spontanément les plus chères et à celles qui sont les plus valorisées et les plus sacralisées dans son milieu, en les rapportant aux propriétés sociales dont elles sont le produit et l'expression. Pour neutraliser les valorisations qui menacent constamment de se réintroduire dans ses raisonnements et dans ses analyses, pour bannir de ses énoncés la rhétorique inconsciente qui fait appel aux passions pour emporter la conviction⁴⁰, il lui faut d'abord faire sa propre socio-analyse, prendre conscience du « cela va de soi », des partis-pris, des croyances et des cécités liés à son origine, à sa trajectoire et à sa position sociales.
- B- Ou bien on considère, au contraire, que la sociologie est par nature engagée. Comme l'écrit R. Aron, « il ne se peut pas qu'une étude, qui se veut scientifique, d'une certaine société ne comporte des conséquences laudatives ou critiques à l'égard de la société étudiée. Il ne suffit pas de vouloir être savant et d'être objectif pour que l'étude faite ne signifie pas valorisation ou dévalorisation de l'ordre social considéré »⁴¹. A partir de ce constat, on conclut à l'impossibilité théorique d'une sociologie objective ; puisqu'on ne peut purger complètement la sociologie des jugements de valeur qu'elle véhicule, encore moins de ceux qu'elle suscite, autant renoncer complètement à la rendre plus

³⁹ C. Grignon, « Le parti de la sociologie », *Enjeu*, n° 24, 1985.

⁴⁰ S'adresser aux sentiments « pour faire la science des choses auxquelles ils se rapportent (...) c'est donner aux facultés inférieures de l'intelligence la suprématie sur les plus élevées, c'est se condamner à une logomachie plus ou moins oratoire. Une science ainsi faite ne peut satisfaire que les esprits qui aiment mieux penser avec leur sensibilité qu'avec leur entendement, qui préfèrent les synthèses immédiates et confuses de la sensation aux analyses patientes et minutieuses de la raison ». E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, *op. cit.*, p. 33. Cf. aussi V. Pareto, *Traité de sociologie générale*, *op. cit.*, § 108 : « Tout raisonnement qui, comme ceux de la métaphysique, se fonde sur les sentiments, est forcé d'adopter des termes dépourvus de précision ; car les sentiments n'en ont pas, et le nom ne peut être plus précis que la chose. En outre, ces raisonnements profitent du manque de précision du langage ordinaire, pour masquer leur faiblesse logique, et pour persuader ».

⁴¹ R. Aron, *Les grandes doctrines de sociologie historique*, *op. cit.*, p. 7.

neutre et moins partisane; la sociologie ne peut être que normative. En outre, si le sociologue ne peut s'empêcher de prendre parti, pourquoi s'interdirait-il de le faire? La sociologie est de toute façon engagée, *volens volens*; puisqu'elle l'est *volens*, peu importe qu'elle le soit *volens*.

Ces réactions divergentes à l'ambivalence des faits sociaux sont dans leur principe inconciliables. Elles se rattachent à des manières opposées de faire de la sociologie, de la concevoir et de la produire, qui renvoient elles-mêmes à des options épistémologiques antagonistes. Dans le premier cas, on est à la fois weberien et durkheimien⁴²; on adopte sur les faits sociaux un point de vue analogue à celui des sciences de la nature, on les naturalise en les traitant «comme des choses». On aspire à une sociologie indépendante, suffisamment développée pour donner naissance, comme les sciences de la nature, à des techniques efficaces, suffisamment détachée des phénomènes moraux et politiques pour permettre, à terme, d'agir sur eux d'une manière moins aveugle et plus rationnelle: le but «sera ainsi atteint le jour où, séparée d'elle, mais inspirée d'elle, une politique positive pourra venir en application d'une sociologie complète et concrète» (Mauss 1969 [1927]: 244)⁴³. Dans le second, on réintroduit au contraire la dimension «humaine» des faits sociaux; on admet que le lien entre les sciences sociales et les «sciences» morales ou politiques est constitutif, essentiel et indissoluble. On se refuse en conséquence à séparer le savoir du sociologue de la «sagesse» du moraliste ou de l'«art» du politicien; on réduit la sociologie à un empirisme partagé entre des systèmes de pensée et des doctrines politiques antagonistes (individualisme / marxisme, libéralisme / socialisme).

En pratique, on ne s'est pourtant pas privé de jouer sur l'ambivalence des faits sociaux pour essayer de combiner ces deux options et de passer de l'une à l'autre. Dès lors que l'on confond la sociologie engagée avec la sociologie utile, capable de déboucher sur des applications, on peut retourner et inverser à volonté la relation entre sociologie engagée et sociologie scientifique: puisqu'il suffit de faire de la sociologie scientifique pour faire de la sociologie utile (c'est-à-dire engagée), il suffit de faire de la sociologie engagée pour faire de la sociologie scientifique. On peut même dire que plus une sociologie est engagée, plus elle se montre efficace dans la polémique et dans la dénonciation des injustices sociales, plus elle s'apparente à un «sport de combat», et plus elle est scientifique.

⁴² La position de Durkheim par rapport aux systèmes de pensée rappelle beaucoup, jusque dans la forme, celle de C. Bernard: «La sociologie (...) ne sera ni individualiste, ni communiste, ni socialiste, au sens qu'on donne vulgairement à ces mots. Par principe, elle ignorera ces théories auxquelles elle ne saurait reconnaître de valeur scientifique, puisqu'elles tendent directement, non à exprimer les faits, mais à les réformer». E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, op. cit., p. 140.

⁴³ M. Mauss, «Divisions et proportions des divisions de la sociologie», in *Œuvres*, t. III, op. cit., p. 244. «Les savants des heureuses sciences expérimentales, si paisibles et si fiers de leurs méthodes et de leur indépendance, savent, eux, souvent, appliquer leur science à l'industrie ou à la médecine». *Ibid.*, p. 241. S'il faut «appliquer la science», «il ne faut pas confondre ses applications avec la science elle-même (...) On doit impitoyablement éliminer celle-ci [la sociologie appliquée ou politique] de la sociologie pure (...) Chercher des applications ne doit être ni l'objet d'une science, ni le but d'une science: ce serait fausser celle-ci». *Ibid.*, pp. 232, 233.

Le sociologue engagé semble ainsi défendre à la fois la cause de la science et la cause du peuple; il paraît analyser ce qu'il dénonce en tant qu'intellectuel avec le détachement, la froideur et l'imperturbabilité du savant. Il peut à la fois se retrancher derrière l'objectivité scientifique, laisser au lecteur la responsabilité de ses interprétations, le soin de conclure, c'est-à-dire de tirer la morale de l'histoire, et jouer avec plus ou moins d'habileté sur les ressources et sur les roueries du langage naturel, multiplier les allusions, les sous-entendus, les signes de connivence, d'adhésion à une morale commune, à un système implicite de valeurs et de croyances. Son impassibilité apparente lui permet d'arbitrer et de dominer les débats d'opinion, politiques et idéologiques, auxquels il participe; elle fait de sa critique de l'ordre social une critique au second degré, imparable et incriticable, hors de portée de la critique ordinaire qu'elle est en revanche habilitée à prendre pour objet (Grignon 2000)⁴⁴. Il apporte ainsi à la cause qu'il épouse la preuve scientifique de l'injustice subie par ceux que cette cause représente (ou est censée représenter); en retour sa sociologie profite de la popularité de la cause qu'il prétend soutenir, de sa faveur dans l'opinion (de ce point de vue, les causes à épouser sont inégalement bonnes). La cause protège la thèse qui la soutient contre la critique; critiquer la thèse alors qu'elle prouve la justesse de la cause, c'est en effet attaquer la cause elle-même.

Sous couvert d'objectivité scientifique, le sociologue refait ainsi le coup du romancier réaliste, qui fait mine de s'absenter de son œuvre pour laisser parler les faits. Comme on le sait, les faits ne parlent pas d'eux-mêmes; ce qu'ils disent dépend de la manière dont on les choisit, dont on les présente, dont on les organise, dont on les expose, bref dont on les interprète. De même que les partis-pris du romancier déterminent la composition d'un roman, les partis-pris du sociologue (ou de l'ethnologue, ou de l'historien) engagé interviennent à toutes les étapes de sa pensée et de son ouvrage pour suggérer et imposer les choix qui leur conviennent; ils obligent à retenir les faits complaisants qui vont à la fois dans le sens de sa thèse et dans le sens de la cause qu'il prétend défendre, et à écarter d'emblée, à ne pas même envisager les faits contrariaires, qui infirmer la thèse, et qui, par cela seul, sont suspects de nuire à la cause⁴⁵. Le couplage de la cause et de

⁴⁴ L'anthropologie, l'histoire scientifique, la science des religions, la sociologie sont issues de l'esprit de libre examen qui s'épanouit au XVIII^e siècle; pour que les sciences de l'homme puissent se constituer, il fallait que le sentiment de l'arbitraire des usages, des coutumes, des goûts et des croyances (vérité en deçà des Pyrénées...) soit suffisamment diffusé et qu'un relativisme proto-scientifique ait déjà pénétré la pensée savante. Mais, alors que la critique traditionnelle critique l'ordre établi au nom d'un ordre idéal, plus juste, plus rationnel, chacune de ses dévalorisations impliquant une valorisation, la critique scientifique se retient par principe de juger ce qu'elle relativise: elle se contente de mettre au jour les mécanismes cachés dont les valorisations qu'elle constate sont le produit. Cette souveraineté critique fait des sciences de l'homme un enjeu; en tant que critique objective et ultime, elles risquent plus que jamais d'être sollicitées et enrôlées par les partis politiques et intellectuels. Cf. C. Grignon, «L'enquête sociologique, la critique sociale et l'expertise politique», *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XXXVIII, n° 118, 2000, pp. 101-113.

⁴⁵ C'est ainsi que «l'ethnologisme» mobilise l'ethnologie pour la valorisation des cultures traditionnelles et la dévalorisation de l'Occident: «Le chercheur ne part pas des faits pour atteindre la cause, il ne part plus de l'analyse pour atteindre la synthèse; il renverse les termes et pose en vérité établie une thèse qu'il va s'efforcer d'illustrer par des documents ethnographiques. Il montrera une grande ingéniosité dans la collecte de ces documents et se livrera à une gymnastique intellectuelle très

la thèse transforme celle-ci en orthodoxie et en objet de croyance. Les sympathisants, les militants et les disciples du maître souhaitent passionnément que la théorie soit infaillible, qu'elle parvienne dans tous les cas et à tous les coups à «démystifier» un ordre social détestable en mettant au jour les fonctions des institutions et les processus qui concourent à sa reproduction. La lucidité scientifique, qui entend faire face à la réalité et à la «dureté» des faits, dissiper les illusions et dépasser les apparences, tourne au dévoilement, puis à la révélation. On en arrive ainsi à une inversion irréversible, à un retournement fatal : alors que la dogmatique, dans la démarche scientifique, engendre la critique, la critique engendre la dogmatique.

compliquée pour démontrer l'indémontrable (...) les rapprochements qui sont faits – de façon acrobatique—sont dénués de valeur scientifique, mais en imposent au lecteur; les spécialistes seuls font des réserves, mais leur audience, en général, n'atteint pas le grand public». J. Poirier, « Le programme de l'ethnologie », in *Ethnologie générale*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, NRF, 1968, p. 553.